

LA SEMAINE

*Réunion*

# DES FAMILLES

REVUE UNIVERSELLE

SOUS LA DIRECTION DE

M. ALFRED NETTEMENT

1865 — 1864



PARIS

JACQUES LECOFFRE ET C<sup>IE</sup>, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE BONAPARTE, 90

1864

DE. 2009.03, 59

avons navigué mousses, amis comme doigts de la main. Mais il avait goût au mariage, il s'est fait terrien et paysan, il a épousé ma cousine Yvonne, et il a vu la misère. Moi, je suis resté matelot. Voilà la différence. J'ai mon château ici, comme vous voyez; et il n'aurait tenu qu'à moi d'en choisir un autre sur les bords de la Rance ou ailleurs. Chacun son tempérament!... J'ai mon jardin, j'ai mes oiseaux, j'ai mon chantier, je suis heureux comme on n'en voit guère. Mon seul malheur, — et vous venez me l'ôter, milord, — c'est que dans les temps, avec mes cent mille francs rubis sur l'ongle, je manquais de l'idée qui vient de vous passer par la tête en manière d'éclair. Oui, certainement, si j'avais su pour lors aussi bien que du depuis, la raison pour quoi la terre est plus petite que la mer, j'aurais mieux su que la terre est le pays de la misère; et la mère de Va-de-Bon-Cœur, ma cousine Yvonne, la veuve de Tanguy Pellec, n'aurait jamais eu de chagrin rapport au loyer de sa ferme. J'aurais acheté ce bout de terre-là; elle y serait calme à perpétuité, chez elle, sans s'inquiéter de la Saint-Michel ni de la Saint-Gilles. J'aurais été le propriétaire, elle la fermière. Je n'ai commencé à penser à ça qu'après ma campagne de *la Jeanne-d'Arc*, quand, son fils aîné Jean étant soldat dans les colonies, ses vaches vinrent à mourir. Je payai le fermage. Je n'avais et je n'ai jamais eu, par la suite des temps, de quoi pour acheter la ferme. Mais vous voici, vous ferez qu'elle soit la fermière à son fils Va-de-Bon-Cœur. C'est-il bien votre idée, ça?

— Oui, mon cher monsieur Barbejean, c'est parfaitement mon idée.

— Qu'est-ce que je vous disais!

— Et je vous rends mille grâces de l'avoir éclaircie.

— Fourbie à blanc, suiffée, graissée, propre à courir.

— Seulement, où est la ferme? Où dois-je aller?

— A Gouesnou, deux lieues de Brest.

— Je pars en poste sur-le-champ.

— Que Dieu vous garde, milord! dit l'invalidé en se dressant enfin sur sa jambe de bois et sa béquille. De tous ces petits navires, quel est, sans vous commander, celui qui vous plaît le mieux?

— Cette corvette, monsieur Barbejean.

— *La Merveilleuse*, mon dernier ouvrage; vous êtes connaisseur, milord, ça tombe bien. Elle est à vous.

— Mais... ces guinées seront à vous, en revanche.

— Non!... feu de tonnerre!... ou je me fâche rouge, monsieur l'Anglais.

— Eh quoi! vous m'offrez votre chef-d'œuvre et vous n'acceptez rien de moi!...

— J'accepte le bonheur de tous ceux que j'aime! J'accepte que vous m'ôtiez le seul regret de ma vie! Vous me laissez sans que j'aie à désirer rien au monde!... Et vous n'êtes pas content!

— Vous vous trompez, maître, je pars ravi et certain que vous ne refuserez pas mon amitié.

Barbejean sourit et pressa cordialement la main que lui tendait lord Myne.

— Bon voyage! dit-il, et que Dieu vous bénisse, vous, votre femme, vos enfants, tous!

L'opulent Anglais, se rendant du même pas chez les administrateurs de l'hôpital, leur fit un don considérable, à la condition expresse que ce don serait inscrit au nom de l'ancien maître d'équipage.

— Chien de chien! fit Barbejean à cette nouvelle, mon ami l'Anglais m'a damé le pion; je suis battu; eh bien, je n'en suis pas fâché. Ça profitera encore à de vieux matelots!

G. DE LA LANDELLE.

— La suite prochainement. —



## LA VILLE DE SAINT-PAUL A L'ILE BOURBON

Nous croyons qu'il est encore moins raisonnable de changer les noms des contrées que de changer les noms des rues. C'est charger inutilement la mémoire du fardeau incommode de synonymes stériles. Qu'on appelle aujourd'hui *île de la Réunion* l'île de la mer des Indes, située entre les 20° 50' et 21° 25' de latitude sud, les 52° 56' et 55° 34' de longitude est, île découverte en 1512 par les Portugais, qui lui donnèrent le nom de Mascarenhas, c'était celui du navigateur qui la découvrit, et passée sous la domination des Français en 1642, époque où elle reçut le nom de Bourbon, il n'en restera pas moins acquis que de 1642 à 1795 la contrée dont il s'agit n'est connue dans l'histoire que sous le nom d'île Bourbon. On tomberait dans le ridicule si, en racontant la douloureuse histoire de l'illustre Mahé de la Bourdonnais, ses efforts héroïques, les services qu'il rendit à la France lorsqu'il entra au service de la Compagnie française des Indes, et qu'il créa tout dans ces possessions lointaines : la justice, la police, l'industrie, le commerce, on disait que la Bourdonnais était gouverneur de l'île Maurice et de l'île de la Réunion, au lieu de dire qu'il était gouverneur de l'île de France et de l'île Bourbon.

Saint-Paul, qui n'est aujourd'hui que la seconde ville de Bourbon, était, à l'arrivée de la Bourdonnais, la capitale de l'île, et elle conserva ce titre jusqu'en 1738. C'est une gracieuse ville, dont l'existence ne remonte pas très-haut. Avant l'année 1655, l'emplacement qu'elle occupe était désert, et, à l'époque que nous venons d'indiquer, il s'y établit une vingtaine de travailleurs. C'est le point de départ de la création de la ville, qui ne s'éleva point d'abord tout à fait dans le lieu qu'elle occupe aujourd'hui; elle fut à l'origine bâtie sur le versant du plateau de Savannah. La Bourdonnais transféra le siège du gouvernement à Saint-Denis; mais Saint-Paul ne perdit pas beaucoup de son impor-

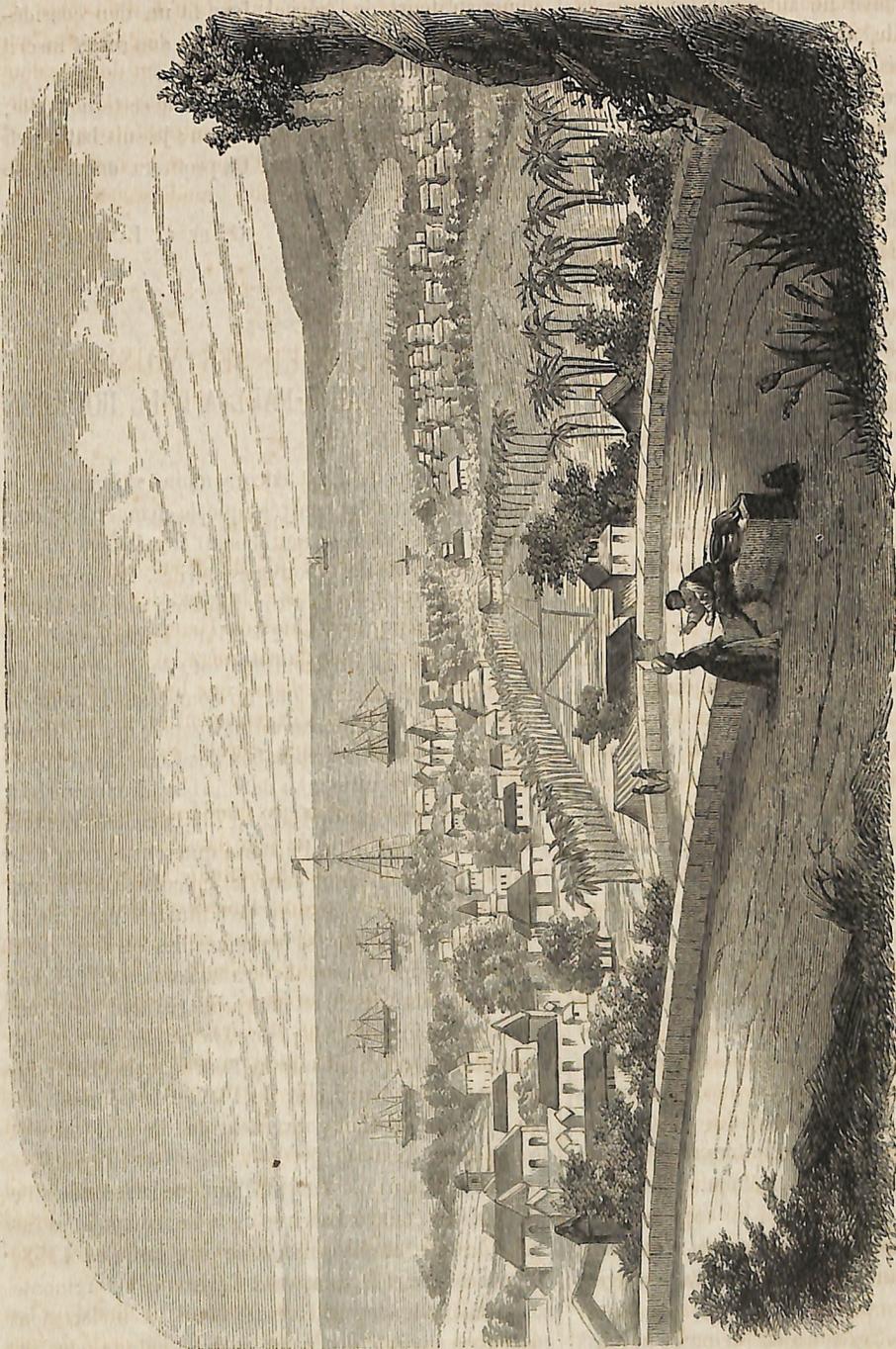
tance; il n'est séparé de la nouvelle capitale que par un espace de quarante-six kilomètres.

Dans un voyage récent à l'île de la Réunion, nous trouvons la description suivante de Saint-Paul :

chaîne qui enlace étroitement la plage et les eaux de ce petit golfe, semblables aux deux bras d'un gardien jaloux. Cette chaîne s'allonge mollement en croupes plus ou moins larges et rapides, revêtues de la végétation

du pays : bois noirs, tamarins, aloès, herbages, au milieu desquels percent des roches brunes, et, selon l'heure de la journée, le soleil colore ces gracieux monticules en jaune clair, où il les pare de tons bleus ou violets d'une inimitable richesse. »

Depuis que Saint-Paul a perdu le titre de capitale, il est devenu le chef-lieu paisible d'une population agricole. La rade de Saint-Paul, comme la rade de Saint-Denis et toutes celles de l'île Bourbon, est peu sûre, et les vaisseaux n'y sont pas à l'abri des furieux ouragans qui s'abattent sur cette contrée. Si la vie intérieure manque à cette ville depuis qu'elle a perdu son rang de capitale, les collines, superposées en gradins, que le voyageur, placé sur la rampe et faisant face à la mer, laisse



Saint-Paul, vue prise des Rampes de Bernica. (Bourbon, — île de la Réunion.)

« La ville occupe le centre d'une vaste plaine, terrain d'alluvion, bas et sablonneux, qui s'étend en demi-cercle entre les montagnes et la mer. Ces montagnes, courbées en croissant, s'élèvent par une pente douce des deux points qui forment la baie, et vont se souder au massif principal de l'île, avec lequel elles forment une

derrière lui, toutes couvertes d'habitations, de sucreries et de plantations de cafés, fournissent aux bâtiments en panne dans la rade les productions qu'ils vont répandre dans le reste de l'île ou qu'ils transportent en Europe. Personne n'ignore que depuis 1848 le travail est libre à l'île Bourbon, et que ce sont des

mains libres qui se joignent dans Saint-Louis, la plus ancienne paroisse de la ville, pour demander à Dieu le pain quotidien et le remercier de l'avoir donné. M. Augustin Cochin, dans son beau travail sur l'état de nos colonies, constate que l'accroissement de production pour l'île Bourbon est prodigieux. Pour le sucre seulement, il s'est élevé de 24,065,689 kilogrammes à 641,649,170. A la Réunion, continue le savant écrivain, l'outillage a été changé, les procédés améliorés et le revenu des habitations est doublé.

L'île Bourbon est très-fertile, et, si elle avait un bon port, son importance serait extrêmement augmentée. Outre le café qu'elle produit, et qui est le plus estimé après celui de Moka, elle a de riches plantations de sucre, et les forêts de l'intérieur offrent des palmiers, des dattiers, des ébéniers, des bananiers, des goyaviers, des benjoints, des orangers et des citronniers. Le riz, le blé, le manioc, le maïs, le tabac, la muscade, la cannelle, la vanille, y croissent en abondance.

Deux noms célèbres se rattachent à l'histoire de cette grande île, dont les côtes offrent un développement de deux cent sept kilomètres, celui de Mahé de la Bourdonnais et celui de M. de Villèle. L'histoire a raconté comment l'illustre la Bourdonnais, gouverneur de Bourbon et de l'île de France, s'embarqua pour aller au secours de Dupleix, gouverneur de l'Inde, menacé dans Pondichéry par les Anglais, et comment il le délivra en mettant le siège devant Madras, et en obligeant les Anglais à capituler. Elle a dit aussi les services de ce grand homme méconnus et payés d'ingratitude, le traité qu'il avait signé demeuré sans ratification, sa destitution signée par Dupleix, son retour en France, sa captivité à la Bastille, son innocence à la fin reconnue, et sa mise en liberté trop tardive, alors que sa santé était détruite et sa fortune anéantie. L'histoire racontera aussi que M. de Villèle, officier de marine en 1793 et aide-major de la division du contre-amiral Saint-Félix, suivit ce dernier à l'île Bourbon quand l'amiral fut obligé de se réfugier dans cette île pour dérober sa tête à la fureur des révolutionnaires, et qu'arrêté pour avoir porté, au prix de mille dangers et de mille fatigues, des secours et des vivres à son chef, son ami, qui s'était retiré dans les montagnes presque impraticables qui couvrent la partie centrale de l'île, il résista à toutes les menaces. Entouré par des forcés qui lui rappelaient la proclamation révolutionnaire condamnant à la peine de mort quiconque porterait des secours au proscrit : « Vous perdez votre temps et vos paroles, leur dit-il; en quittant la France, j'ai été confié par mes parents à M. de Saint-Félix, il m'a dès lors et jusqu'à ce jour servi de père; si aujourd'hui je pouvais lui donner mes forces et ma jeunesse pour échapper à vos recherches, si je pouvais assumer sur moi tous les dangers qui le menacent, je devrais le faire, je le ferais. C'est assez vous dire que vous n'obtiendrez pas de moi un seul mot qui puisse le faire tomber dans vos mains. »

Belles paroles et noble conduite que la suite ne démentit pas. Bientôt après, M. de Villèle, marié dans l'île Bourbon et devenu propriétaire, membre du conseil colonial, lutta à la fois contre le parti jacobin qui dominait dans l'île, et dont il contribua à déterminer la défaite en marchant à la tête d'un corps de gardes nationaux, et contre un parti réactionnaire qui voulait livrer Bourbon aux Anglais. Il eut donc le double honneur d'arracher l'île aux Jacobins et de la conserver à la France. C'est sur ce petit théâtre qu'il acquit les précieuses qualités d'esprit et de caractère qui devaient l'illustrer sur une plus grande scène.

RENÉ.

## M. GIRAUD ET SES VOISINS

(Voir pages 127, 159 et 158.)

### II

M. GIRAUD.

On disait déjà partout que M. Giraud aurait à Saint-Amand un grand train, des chevaux, des voitures. Or les plus riches propriétaires du bourg, sans parler ici des vigneron, ne possédaient guère, si l'on en excepte M. Dutailis et *sa belle hôtel*, que huit à dix mille livres de rente; à peine s'ils pouvaient se permettre un modeste cabriolet ou une calèche de rebut, comme M<sup>lle</sup> Dubrillant.

On ne s'étonnera donc pas que le nom de M. Giraud fût sans cesse à l'ordre du jour dans Saint-Amand. S'il y avait eu un journal dans la localité, il aurait publié tous les matins un premier-Saint-Amand sur M. Giraud.

Le riche banquier, depuis peu acquéreur du château voisin, ne recevait aucun habitant du bourg, à part quelquefois un officier en congé, qui lui-même ne voyait guère que M<sup>lle</sup> Dubrillant. M. Giraud recevrait-il les *autres propriétaires*? La question était d'un intérêt immense et palpitant; elle agitait tout le bourg! Dès qu'elle était soulevée, M. Mordant, qui la regardait comme une question personnelle, prenait immédiatement la parole : « *Giraud*, disait-il, et cela posait M. Mordant comme il n'avait jamais été posé, Giraud vient à Saint-Amand sans aucune idée exclusive, il recevra, comme il sera heureux d'être reçu! »

Il était même arrivé à M. Mordant de dire d'un ton dégagé et protecteur à M. Valmont : « J'ai parlé de vous à M. Giraud, monsieur, et il sera charmé de vous voir, » à peu près comme un grand seigneur de Versailles aurait pu dire autrefois à un gentilhomme de province : « Mon cher, j'ai parlé de vous à la cour. »

Mais, quoi qu'en eût dit M. Mordant, une vive anxiété régnait dans les trois ou quatre petits salons de Saint-Amand inquiets du parti que prendrait M. Giraud. Le